L'ABEILLE.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT.

PAR BULLITT, MAGNE & Cie.
No. 81, Rue Chartres.

JOURNAL QUOTIDIEN, $12 ; *payable d'avance.*
Do. TRIS-HEBDOMADAIRE, $10 ; *payable d'avance.*

NOUVELLE-ORLEANS:
LUNDI MATIN, 24 AOUT 1840.

CANDIDATS WHIGS
CHOISIS PAR LA CONVENTION NATIONALE.
POUR PRESIDENT DES ETATS UNIS.
WILLIAM H. HARRISON
DE L'OHIO.
POUR VICE-PRESIDENT DES ETATS UNIS
JOHN TYLER,
DE LA VIRGINIE.
POUR GOUVERNEUR :
HENRY JOHNSON.
Sujet à la décision de la Convention des Whigs de l'Etat.

TICKET WHIG ELECTORAL POUR LA LOUISIANE.

1er. *District*—M. DE BUYS, d'Orléans.
2d. *District*—JOSEPH BERNARD, d'Est-Bâton-Rouge.
3me. *District*—LŒUFROY BARRAS, de La Fourche.
4me. *District*—JACQUES DUPRÉ, de St. Landry.
5me. *District*—SETH LEWIS, des Rapides.

TENDANCE DU LOCOFOCOISME.

Dernièrement nous avons fait connaitre les doctrines politiques et sociales d'un membre influent du parti de l'administration, M. O. A. Brownson; doctrines qui tendent 1o. à l'abolition de l'esclavage, 2o. à la destruction de toutes les institutions de crédit, 3o. à l'extinction du professorat et du sacerdoce, 4o. à l'abolition du droit d'hérédité : de telle sorte que les enfans ne puissent hériter de la fortune de leur père.

Ces doctrines comme on voit ne tendent à rien de moins qu'à un nivellement absolu et au renversement de toutes nos institutions sociales.

Un défenseur de l'administration a répondu que le parti n'était pas solidaire des doctrines de chacun de ses membres. Rien n'est plus vrai; et pour notre part nous croyons que personne ne condamne plus sincèrement que lui les doctrines anti-sociales de M. Brownson.

Et cependant aucun journal de l'administration n'a protesté formellement, énergiquement contre ces doctrines; aucun journal de l'administration n'a dit à M. Brownson : "*Je vous renie vous et vos dangereux paradoxes*" ! *hare sur le nivelleur !*

Or, que doit-on penser du mutisme de la presse de l'administration en présence des doctrines spoliatrices et incendiaires de l'un de ses membres les plus influens ? Ce silence ne doit-il pas être considéré comme une approbation tacite ?

Un journal vancocrate très haut placé le *Post* de New-York s'exprime ainsi en parlant des doctrines de M. Brownson :

" Quant au mérite de ses principes, avec la plupart desquels nous n'avons rien à faire comme journalistes, nous ne hazarderons pas d'en dire notre opinion. Mais il paraît avoir étudié profondément son sujet et en parler avec conviction.

" Et puisque nous sommes sur ce terrain, nous croyons devoir protester contre l'acrimonie avec laquelle on accueille trop souvent ceux qui produisent des doctrines nouvelles. La société sent beaucoup trop vivement tout ce qui contrarie ses habitudes ou ce qui attaque ses institutions établies; elle se préoccupe beaucoup trop de sa tranquillité.....

Après avoir plaint les novateurs et accusé le public de se montrer injuste envers eux, le *Post* continue ainsi :

" Ils (les novateurs) sont à la société ce que l'éperon est au coursier ; ils empêchent la stagnation et donnent le mouvement, l'élasticité, la vie; ils attaquent les institutions du passé, diminuent la puissance de l'usage, agrandissent le domaine des idées et favorisent cette indépendance de pensée qui est une des conditions du progrès. Un des plus grands maux de la nature humaine, c'est de se mouvoir trop lentement et de gémir, par la force de l'habitude, pendant des siècles sous le poids d'abus qu'une année pourrait corriger. Or les novateurs ont le mérite de pousser rapidement la société dans cette voie de regénération.

" C'est pourquoi lorsqu'il survient des hommes intrépides qui osent en rompre une trace contre les opinions établies, au lieu d'être offensés, nous devons pour eux une estime plus qu'ordinaire. Nous les estimons pour les nobles qualités de l'esprit et du cœur qu'ils possèdent souvent. Nous les honorons pour l'originalité de leur pensée, pour l'indépendance avec laquelle ils exposent leur œuvre de l'état actuel, pour cet amour de la vérité qui leur fait braver avec courage les hommes de leur siècle et la mort. Nous les honorons parce qu'ils osent avoir ouvertement une opinion à eux, parce qu'ils savent s'affranchir du culte des vieilles idoles, parce qu'ils s'élèvent au dessus des préjugés et des craintes qu'inspire communement l'opinion publique et parce que souvent on trouve en eux, parmi des opinions extravagantes, le germe des grandes vérités. "

Ainsi non seulement la presse de l'administration ne proteste pas contre M. Brownson et ses doctrines *agrairiennes*, mais elle cherche à glorifier l'écrivain et *la noble indépendance avec laquelle il expose les erreurs de la société actuelle et son mépris pour l'opinion publique*. Selon elle *M. Brownson est un apôtre, un novateur qu'on doit estimer, honorer; parce qu'il attaque les abus du passé et pousse la société dans la voie de la regénération et du progrès.*

De là à une adoption formelle des doctrines elles mêmes il n'y a pas loin comme on voit. Aussi est-on en droit de penser que si l'élection tournait en faveur du parti de pouvoir, les doctrines de M. Brownson deviendraient immédiatement les doctrines du locofocoisme.

Que tous ceux, donc, qui ne considèrent pas comme un *odieux privilège* le droit de laisser, après leur mort, leur fortune à leurs enfans, abandonnent un parti qui veut tout détruire, tout, jusqu'au droit d'hérédité, jusqu'au droit de propriété.

Samedi, dans l'après midi, une partie du terrain d'alluvion qui soutenait les wharfs en face des rues Conti et St. Louis a été emportée par le fleuve à la suite d'une baisse subite des eaux. La levée a même été entamée en quelques endroits. De sorte que, maintenant, les wharfs de la rue Bienville à la rue St. Pierre sont quelques uns détruits et les autres plus ou moins détériorés.

Pour éviter les dépenses considérables que ces événemens occasionnent presque annuellement à la municipalité, peut-être conviendrait-il de rendre la vie des hommes spéciaux sur la convenance d'établir des wharfs flottans.

☞ Le docteur Humes a été condamné samedi, par le juge Canonge, à quatorze ans de travaux forcés à Bâton-Rouge et aux frais du procès.

En entendant sa condamnation, Walker s'est écrié: " la cour peut me faire supporter tout le poids de sa tyrannie, mais la mort me délivrera bientôt des horreurs de la détention. "

Nous ne pouvons donner au *Courrier* que des raisons : Dieu seul donne l'intelligence. Il est impossible de discuter avec un journal qui ne connait pas même la valeur des mots qu'il emploie.

BOURSE DE SAMEDI.

41 Actions de la Banque de l'Union de la Louisiane—$19.—*Conditions comptant.* Par Barnett

Par L. A. Garsiel.

Les propriétes suivantes provenant de la faillite Charles Monrose, savoir :

1 Lot de Terre situé au faubourg Trémé, renfermant des rues Trémé et Chemin du Bayou, mesurant 182 pieds 7 pouces 6 lignes sur 30 pieds 8 pouces et 146 pieds 8 pouces 4 lignes sur 50 pieds 10 pouces $6000
Conditions—Partie comptant, partie à terme avec 10 pour cent d'intérêt.

Un lot situé paroisse Jefferson, faubourg Bouligny, mesurant 120 pieds 8 pouces sur 30 pieds 8 pouces et 201 pieds 4 lignes sur 30 pieds $1100
Conditions—Partie comptant, la balance à terme avec 10 pour cent d'intérêt.

David, âgé de 22 ans	. . .	$1675
Jarra, do 36 do	. . .	$ 800
Joseph, do 21 do	. . .	$1925
Constance do 30 do infirme	. . .	$ 250

Conditions—6, 12 et 18 mois de crédit. $4100

Par le marshal.

12 Actions de la Compagnie du chemin de fer de la Nouvelle-Orléans à Carrollton n'ayant pu obtenir que $18, sont rendues.

Un Terrain [illegible] pieds sur 20 situé rue Baronne 2de municipalité, a obtenir que $250, et n'a pu être adjugé.

[illegible] *TERIKUR.*
[illegible] KENTUCKY.

D'après le [illegible] de Baltimore la majorité de Letcher, le [illegible] de l'opposition, dépassait déjà [illegible] MILLE [illegible] prétendants probablement 17,000 à 18,000 voix.

Par la malle de ville, nous avons [illegible] des retours à peu près complets de Floridana. [illegible] majorité de Bigger le candidat de l'opposition [illegible] 9614, et les six à douze comtés dont on attend [illegible] les retours portaient encore cette majorité à dix [illegible] mille voix. L'opposition qui ne comptait [illegible] dernier que 6 membres contre 9 dans la Sénat [illegible] membres contre 39 dans la Chambre, a maintenant QUATORZE contre un dans le Sénat et 53 contre 9 dans la Chambre ! C'est une victoire écrasante.

Dans le cinquième district congressionnel le candidat était en avance de 1099 et les cinq comtés sur les retours manquaient encore devaient augmenter cette majorité.

CAROLINE DU NORD—Nous trouvons dans le Charleston *Courier* du 18 courant, les deux paragraphes suivans sur les élections de la Caroline: " Le Norfolk *Beacon* dit: Nous apprenons verbalement que Perquimans et Pasquotank ont donné une majorité de 814 voix à Morehead, candidat whig pour gouverneur. "

" L'*Observer* de Fayetteville, du 14 annonce que le comité de Cumberland a élu un sénateur et deux représentans locofocos, comme aux élections précédentes; il fait remarquer en même temps que les whigs ont gagné 160 voix. "

NEW-YORK.—La Convention whig d'Etat réunie à Utica, a désigné comme candidats pour gouverneur et lieutenant gouverneur à la prochaine élection, WM. H. SEWARD et LUTHER BRADISH, qui occupent actuellement ces deux offices.

OHIO.—Un incendie considérable a eu lieu à Cleveland dans la première quinzaine d'août : un assez grand nombre de maisons ont été détruites. On estime la perte totale à 30 ou 40,000 gourdes; la majeure partie de ces propriétés n'était point assurée.

PENNSYLVANIE. Un violent orage a éclaté le 12 au Nord de Philadelphie. Cependant il ne paraît pas avoir causé de dommages.

PRIX DES TERRES DANS LA NOUVELLE ZÉLANDE. Il paraît par les journaux anglais que le gouvernement Britannique vend les terres de la Nouvelle Zélande et de la Nouvelle Galle du Sud, à 1 £ par acre. Ce prix est extrêmement élevé comparativement à celui qu'on paie généralement pour les terres publiques aux Etats-Unis ($1 25.)

VARIÉTÉS.

LE PELOTON DE FIL.

(*Voir l'Abeille d'hier.*)

V.

Le fiacre qu'avait demandé Pulchérie vola bientôt comme tout honnête fiacre doit rouler, c'est-à-dire très lentement. Pulchérie avait indiqué au cocher l'adresse de M. Sylvestre, rue Plumet, No. 1. La pauvre enfant pleurait à fendre le cœur, en regardant toujours les papiers que l'huissier lui avait remis.

" Quoi ! se disait-elle, c'est pour moi ! c'est pour moi qu'il a dépensé cet argent, qu'il s'est privé de tout sans doute. Mon Dieu ! mon Dieu ! Oui, voilà pour mon mantelet de point, pour mon maître à chanter, pour mon armoire de bois de rose et mes chats de porcelaine. Je ne m'en doutais pas ! je ne voyais rien ! Tout à mon amour pour un autre, je ne songeais qu'à cet amour, tandis que tous les instans de ma vie devaient être employés à lui prouver ma reconnaissance, à le bénir ! Mon oncle, mon bon oncle ! Mais je vais tout lui avouer, il saura que je suis une ingrate, que je ne le mérite pas ses bienfaits; que j'ai donné mon cœur à un autre sans son aveu, sans l'avoir même consulté ! Oh ! ce sera là ma punition.

" Oh ! oui, je le ferai, je le dois, et après, s'il est en colère, s'il me gronde, je ne me plaindrai pas, je l'ai mérité, car j'aime bien le chevalier, puisque son visage me pourrait jusque dans ce moment de détresse. Eh bien ! mon oncle le saura, et je n'aurai plus à me reprocher d'avoir manqué de confiance envers lui. J'ai imprimé à sa vie un pli cruel, le besoin. Oh ! ma mère, ma mère ! pourquoi m'avoir envoyée ici ! Quand je songe que Mme la duchesse de Bourbon disait l'autre jour : *On n'aurait pas protégé M. Greuze !* En attendant, ils osent le menacer d'un mise.... de la prison, que sais-je ? Oh ! je le vais voir, je le verrai ! "

Le fiacre longeait alors les murs extérieurs d'un petit jardin, le cœur de Pulchérie battit avec force.

" C'est ici que demeure M. Sylvestre. Voici le quinconce sous l'ombre duquel j'ai pris tant de fois du lait .... Pourvu que Greuze soit encore chez son ami !

La maison de Sylvestre formait le coin du boulevard; Pulchérie traversa la cour, puis se rendit au quinconce sous l'ombre duquel les deux amis avaient coutume de causer. La chaleur était extrême, pas une feuille ne bougeait .... Pulchérie s'avança avec précaution, puis tout d'un coup s'arrêta, elle venait d'entendre prononcer son nom.

" Oui ! s'écriait Greuze en maniant avec colère sur la table du jardin plusieurs poignées de cet or qu'il venait de porter lui même à son ami, oui, Sylvestre, j'ai bien le droit de le mépriser cet or, quand je songe que celui-ci me vient de M. de Fronsac !

—C'est contre lui que tu as tiré l'épée, n'est-ce pas ? Il voulait enlever une jeune fille !

—Cette jeune fille, c'était Pulchérie !

—Et tu ne m'avais pas dit cela !

—Il y a bien d'autres choses, Sylvestre, que moi, ton élève, ton fils d'adoption et d'amour je ne t'ai point dites. T'ai-je dit, Sylvestre, mes nuits laborieuses, mes tristesses lorsque je quittais Pulchérie pour m'enfermer seul, sans elle, pour lui gagner à prix d'or sa parure du lendemain, lui faire croire à mes richesses ? Bien des fois, vois-tu, moi qui te parle, j'ai trompé cette chère enfant, bien des fois je suis sorti habillé de ma maison, lui disant que j'allais au bal, quand je me rendais chez Fragonard pour travailler. —Qu'as-tu donc, Greuze ? me disait alors Fragonard. Moi, rien je te jure, ami, j'ai à travailler, voilà tout. Ton atelier, Fragonard, est plus tranquille que le mien—Mais s'il fait nuit ?—Je prins souvent, tu le sais, la lumière—Comme tu es pâlot—Je suis fatigué de la marche .... Alors je m'asseyais chez Fragonard, à son propre chevalet; je poussais la besogne avec fureur. Le lendemain, je trouvais souvent de la neige sur le pavé, il fallait revenir; je partais, Pulchérie me demandait des nouvelles de mon bal .... J'ai passé de la sorte tout cet hiver ! C'est une cruelle chose, Sylvestre, que d'aimer une jeune fille ! A l'âge de Pulchérie on ne peut deviner la misère .... Elle trouve ma table bien servie, ma maison abondante, et cependant je n'ai rien .... J'emprunte, Sylvestre, j'emprunte ! Emprunter, c'est une honte, c'est une honte, n'est-ce pas ? Mais il y a des années comme cela; je ne vends plus mes tableaux, les commandes royales me manquent. Je ne veux plus d'ailleurs travailler pour la cour, depuis que MM. de Marigny et Watelet m'ont fait l'injure de me préférer Roslin ! Sais-tu ce qu'ils disent ? Que je ne suis bon à rien, que je m'en vais répétant toutes mes têtes ! Mignard, réponds moi, crois-tu que je ne sois bon qu'à faire des tableaux de fille, la belle comtesse de Fuquères ? Pourquoi me reprocherait-on celle de Pulchérie ? Oui, c'est bien elle, ami, qui m'a servi de modèle pour ma *Cruche cassée*, que tu aimes tant; pour l'*Accordée de village*, la *Pleureuse*, la *Fille à l'oiseau*, et tant d'autres de mes toiles ! Cette enfant, sais tu ? c'est l'enfant de ma sœur, c'est presque la mienne, Sylvestre. Mon Dieu ! oui, je reproduis partout cette blonde tête; elle ne quitte plus ma pensée, ni ma palette. Jamais cette enfant ne saura que je suis pauvre. Elle est trop belle pour souffrir; elle ne souffrira pas.

—Mais tu souffriras, toi ! et tu veux que j'accepte ton or !

—Tu l'accepteras, Sylvestre, tu l'accepteras; ne vient-on pas de te priver de ta pension ? Moi, je puis encore lutter, je puis travailler, Sylvestre ! Après tout, en la retirant chez moi, j'ai fait ce qu'un honnête homme devait faire. Mais, ô mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi l'ai-je fait ?

En prononçant ces dernières paroles, Greuze s'était caché le visage dans ses deux mains, il pleurait.

" Tu l'aimes donc ? dit Sylvestre.

—L'aimer, reprit-il, oh ! ce n'est rien, j'en suis fou ! Songe à cela, Sylvestre, une enfant que j'ai arrachée à la honte, une fille que j'ai conservée à ma sœur ! Mais rassure-toi, Sylvestre, Pulchérie ne saura jamais ce secret fatal, et tu me jures, ami, de ne pas lui apprendre ! Je te le répète, je souffrirai, mais je ne veux pas qu'elle souffre ! "

Il s'était redressé ; le soleil, qui perçait alors de ses feux les profondeurs du quinconce, éclairait sa noble tête. Vous ne sauriez croire à quelle fatigue prématurée, à quel abattement morbid Greuze semblait alors en proie. Pulchérie n'avait osé l'aborder, elle se sentait clouée à cette place, n'ayant pas le courage d'ajouter une nouvelle douleur à celle dont elle venait d'entendre l'aveu .... Il ne lui restait que la conscience amère d'avoir troublé cette vie de peintre honnête et calme ....

Mais le temps pressait, Pulchérie se rappela qu'elle n'avait pas un moment à perdre, elle chercha le moyen d'amortir le coup que sa présence allait porter à Greuze. Il était trop tard, elle se trouvait sur son passage. Le silence était devenu profond dans le jardin, les oiseaux seuls y gazouillaient ; Sylvestre et Greuze venaient de déboucher tout d'un coup par une charmille ....

" Mon oncle, dit Pulchérie, il faut que vous me suiviez sur-le-champ. Une affaire de la plus haute importance vous rappelle chez vous. "

Greuze avait changé subitement de couleur en la voyant, il avait l'air d'un coupable surpris en flagrant délit. Il lui avait fait nuit ! Pulchérie qui ne comprenait rien à son trouble, ne pouvait pas cependant que Pulchérie pût avoir écouté cette conversation; il serra la main de Sylvestre, dont il eut à combattre de nouveau les résistances pour l'acceptaien de son offre d'argent et remonta en voiture avec Pulchérie.

" Eh bien, mon enfant, que me veux-tu ? lui dit-il, quelle est cette grande affaire ?

—Vous m'avez trompée, mon oncle, vous ne m'avez pas dit tous les malheurs que j'ai apportés dans votre maison.

—Quels malheurs répondit Greuze, qui pensa alors avec effroi que Pulchérie aurait pu l'entendre.

—Votre ruine, mon oncle ! Je le sais, vous êtes ruiné !

—Qui t'a dit cela ? interrompit Greuze ; je suis riche .... T'a-t-il jamais rien manqué ?

—Il me manque votre confiance, mon oncle, répritelle en se jetant à son cou. Vous avez des chagrins et vous ne me les dites pas ; il a fallu que le hasard....

—Qu'arive-t-il donc ?

—Lisez ces papiers, mon oncle, et vous le saurez.

—N'est-ce que cela ? reprit Greuze en cherchant à réprimer son émotion. Nous autres peintres, ne sommes-nous pas alchimistes, ne faisons-nous pas de l'or avec nos toiles ?

—Mais, mon oncle, le danger presse, ces hommes sont chez vous, je les ai vus, je leur ai parlé.

—Tu t'effraies pour peu de chose, enfant ; je puis les payer, tu ignores ressources. Je les spaierai facilement. Qu'importe après tout, pourvu que tu sois heureuse avec moi, ma Pulchérie ?

—Heureuse ! je le fus ; mais maintenant je ne vais plus l'être, car vous souffrez, je le sais, moi !"

Greuze essaya de sourire, une larme se faisait jour dans ses yeux. Il baisa la glace de la voiture et vit un laquais en grande livrée. La livrée était vouée de bleue doublée d'écarlate.

" Un laquais du palais Bourbon ! s'écria Pulchérie avec un pressentiment de joie. Madame la duchesse est peut-être chez vous !

Le laquais approcha de la voiture et remit à Greuze un pli scellé du sceau ducal. Greuze le prit en tremblant, et lut ce qui suit :

" Madame la duchesse de Bourbon, ayant appris que M. Greuze était chez lui, et que c'était pendant qu'il était privé de la liberté d'exercer son talent, qu'elles avaient reçu d'une d'un tableau et des bons de quinze mille livres sur le banquier de la cour.

" Que le disais-je, reprit Greuze en tournant à Pulchérie, me voilà-t-il peu de l'or tout fait ?

Sans répondre au laquais, il sauta en bas de la voiture et courut au vestibule, où l'huissier attendait toujours.

" Vous ne devez mille écus, monsieur, du Greuze en lui remettant le bon, je serai moins sevère que vous je vous donne jusqu'à demain. "

L'huissier se confondit en salutations obséquieux et fit signe à ses recors de le suivre. Greuze monta à son atelier pour écrire ses remerciemens à Mme la duchesse de Bourbon.

La fin au prochain numéro.

ROGER DE BEAUVOIR.

BRUMMEL.

Brummel, célèbre Gentleman qui exerça longtemps l'emploi de chef des *Lions* de Londres, est mort à Caen dans une maison de fous. On consacre souvent des pages entières nécrologiques à des hommes qui ont eu moins de célébrité et d'importance que Brummel; on nous pardonnera donc quelques détails qui suivent; ils ont le mérite d'être courts et de ne pas manquer d'une certaine originalité.

Brummel était une royauté de hasard, un roi miraculeusement sorti de la foule. Sans titre, sans naissance, privé des agrémens que la mode sait prêter dans ses l'ivoris, laid et sans fortune, il sut s'élever au-dessus de ses maîtres et dominer l'orgueilleuse aristocratie anglaise.—ce qui prouve que Brummel était tout simplement un homme de génie épanouissant sa puissance sur des futilités.

Personne ne porta plus loin que lui les recherches de la toilette. Brummel a inventé les manchettes retroussées sur la manche de l'habit, le boutons de chemises et les bottes vernies. Ce fut lui qui jadis imagina de fixer le pantalon sous la botte avec des chinettes d'or. Brummel disait qu'un véritable élégant ne devait jamais se montrer avec un habit entièrement neuf, et lorsque son tailleur lui en apportait un, il faisait légèrement racler le drap avec un morceau de verre par son valet de chambre, habitué à ce travail.

On voit encore à Londres des enseignes sur lesquelles on lit :—Trilleur de M. Georges Brummel, bottier de M. Georges Brummel, &c.

Quoique privé de capitaux et de revenu, il dépensa toujours et très noblement des sommes considérables.—Comment faisait-il ? C'est le secret du génie.

Il risquait d'énormes enjeux au whist et aux courses de chevaux. C'était un joueur remarquable et un *gentleman rider* accompli. Il se serait probablement diverti beaucoup de nos *sportemen* et de nos coureurs. Cependant, il faut dire en l'honneur de ses chevaux que les chances se sont bien parfois jouées jusqu'à Versailles.—Ces pauvres chevaux de courses n'ont pas de repos depuis un mois. On les fait travailler comme des chevaux de fiacre et voyager comme des membres du congrès historique et scientifique. A prime revenus de Charlotilly, ils sont partis pour Versailles. Quelques-uns ont été tran-portés par le chemin de fer, grande insulte pour l'espèce chevaline qui a perdu sa principale utilité par l'établissement des voitures à vapeur.

Ce n'est pas le zèle qui manque à nos *gentlemen riders* ; ils travaillent de leur mieux, et chaque soir on les voit régulièrement assister aux courses scandaleuses du Cirque des Champs-Elysées, où Baucher cherche à faire des chevaux d'équitation sur son admirable cheval Partisan. Il faut entendre nos *lions* discuter sur le mérite du cheval et du cavalier, qu'ils ne comprennent pas toujours et qu'ils expliquent à leur façon, par les théories les plus singulières. Baucher montrera bientôt à ses admirateurs deux nouveaux chevaux : Neptune et Capitaine.

Se trouvant avec Brummel, dont l'immense ressources est un talent qui annonce toujours une grande supériorité ; il n'en fait pas davantage quelquefois pour gouverner un état.—Mais enfin, après bien des années de faste et d'éclat, Brummel tombe, accablé sous le poids de ses dettes ; il s'expatrie pour échapper à ses créanciers, et il vint en France avec une pension que lui fesaient sa sœur et quelques amis de ses anciens amis.

Brummel demeura d'abord quelque temps à Paris, mais comme il s'aperçut que personne ne le remarquait et qu'il restait confondu dans la foule, son amour-propre lui fit prendre en aversion une ville de si mauvais goût, et il se retira d'abord à Calais, où il voulut se faire passer pour un Anglais inconnu. Puis à Caen, où il eut la même ambition, mais sans succès.

L'hôtel qu'il habitait recevait une affluence considérable de voyageurs attirés par la présence de l'illustre lion. Brummel conserva sa dignité jusqu'au moment où l'affaiblissement de sa raison le jeta dans toutes sortes d'extravagances.

Un Lord Anglais se rendit il y a quelques années à Caen pour acheter les mémoires de Brummel. Il lui en offrit quatre mille livres sterling. Brummel refusa.

—Ma renommée, dit-il, n'a pas besoin de ce charlatanisme; je figurerai dans les Mémoires des autres et cela me suffit. Je ne veux pas laisser un livre en malpeu de pages beaucoup de sottises.

—Et si je vous offrais six mille livres ? reprit le libraire.

—L'argent n'est pour rien dans la question.

—Eh bien ! j'aurai donc vos mémoires a moi ou rien ! répliqua le libraire.

—Quand ? demanda gros Bob Lord Lyverpool, ministre.

—Quand vous aurez gros Bob Lord Lyverpool, ministre.

—Et quand vous aurez gros Bob Lord Lyverpool, ministre.

Quelques jours après, Brummel était mourant. Les Mémoires de Brummel ne sont point encore publiés. Les héritiers du célèbre Gentleman ont cru devoir en ajourner la publication, dans l'espoir que quelque nouveau trait de Brummel viendra y prendre place.

Il est vrai que le Gentleman a laissé des mémoires sur de grandes personnes, et que ces mémoires